

Novembre 1941

No 334

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
PUBLICATION MENSUELLE

LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

BIBLIOTHÈQUE
COLLÈGE DE SAINTE-FOY
2410, CHEMIN SAINTE-FOY
QUÉBEC, 10E.
PAR

L'abbé Alphonse ROUX
Principal de l'École Normale de Drummondville

■

Prix: 15 sous

■

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTREAL

Direction:
SECRETARIAT DE L'E. S. P.
1961, RUE RACHEL EST

Administration:
L'ACTION PAROISSIALE
4260, RUE DE BORDEAUX

1941

TOUS DROITS RÉSERVÉS



PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

Directeur: R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

(Abonnement: \$1.50 par an)

1A. <i>L'Ecole Sociale Populaire</i>	Arthur SAINT PIERRE
2. <i>L'Organisation ouvrière dans la province de Québec</i> (2 ^e édition, 1913)	S. S. LÉON XIII
15. <i>L'Encyclique « Rerum novarum »</i>	Dr Joseph GAUVREAU
18-19. <i>Contre l'alcool</i>	Abbé GOUIN, P. S. S.
20-21. <i>Un catholique social: Frédéric Ozanam</i>	XXX
30. <i>L'Utopie socialiste — I.</i>	R. P. DALY, C. S. S. E.
33. <i>Les Ecoles maternelles</i>	R. P. TRUDEAU, O. P.
40. <i>Les Syndicats socialistes et neutres</i>	R. P. GONTHIER, O. P.
46. <i>A propos d'immunités</i>	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
51. <i>Les Avantages de l'agriculture</i>	Abbé GOUIN, P. S. S.
53-54. <i>Le Règne social du Sacré Cœur</i>	Anatole VANIER
55. <i>Le Comptoir coopératif</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
59. <i>Le Clergé et les œuvres sociales</i>	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
62-63-64. <i>Vers les terres neuves</i>	R. P. Edgar COLCLOUGH, S. J.
76. <i>Nos errements agricoles</i>	Abbé Edmour HÉBERT
86. <i>Le Problème social et sa solution</i>	E. S. P.
87. <i>Les Semaines sociales</i>	Alfred CHARPENTIER
88-89. <i>De l'Internationalisme au Nationalisme</i>	Antonio PERRAULT
91. <i>L'Action sociale</i>	R. P. VILLENEUVE, O. M. I.
92-93. <i>La Grève et l'enseignement catholique</i>	Edouard MONTPEIT
94. <i>Programme d'action sociale</i>	Mgr L.-A. PAQUET
96. <i>L'Organisation professionnelle</i>	Abbé Emile CLOUTIER
97. <i>Syndicats patronaux</i>	Abbé Edmour HÉBERT
100. <i>Le Salaire</i>	XXX
102. <i>La Question des chemins de fer</i>	Wilfrid GUÉRIN
103. <i>Les Caisses Desjardins: œuvre sociale</i>	E. S. P.
105. <i>L'Organisation ouvrière catholique au Canada</i>	E. S. P.
106. <i>Réformes scolaires</i>	Mgr Eugène LAPINTE
107. <i>Le Travail au dimanche dans notre industrie</i>	J. W.
108. <i>La Gaspésie</i>	E. S. P.
110. <i>La Société catholique de Protection</i>	Olivier CARIGNAN
111. <i>Le Problème des narcotiques au Canada</i>	Paul CHARTIER, S. J.
112. <i>Le Charbon au Canada</i>	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
113-114. <i>Le Nord qui s'ouvre</i>	Abbé Edmour HÉBERT
115. <i>Les Trois Étapes de la question ouvrière</i>	R. P. J.-A. DESJARDINS, S. J.
116-117. <i>Dans les chantiers</i>	Dr Joseph GAUVREAU
118. <i>La Mortalité infantile</i>	Gérard TREMBLAY
120-121. <i>Le Chmage</i>	R. P. Léo BOISMENU, S. S. S.
122. <i>L'Eucharistie et la question sociale</i>	S. G. Mgr LAFLÈCHE
124. <i>Le Patriotisme</i>	E. S. P.
125. <i>L'Apprentissage</i>	Charles GAGNÉ
126-127. <i>Notre problème agricole</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
128. <i>Les Forces hydrauliques</i>	Abbé Arm. BEAUREGARD
129. <i>L'Art ménager</i>	Georges BOUCHARD
130. <i>Le Domaine rural canadien</i>	Georges BOUCHARD
131. <i>Les Paysans de France</i>	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
132. <i>La Jeune Fille et les œuvres de charité</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
133-134. <i>Pour et contre le tabac</i>	G.-E. MARQUIS
135. <i>Vers l'émancipation économique</i>	XXX
136-137. <i>Le Travail de nuit dans les boulangeries</i>	G.-E. MARQUIS
138. <i>Expansion industrielle dans le Québec</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
139. <i>Le Logement et la santé</i>	R. P. Louis LALANDE, S. J.
142. <i>L'Education de la Justice</i>	R. P. J. SALSMANS, S. J.
143. <i>Abolitionnisme ou Réglementation</i>	Max. TURMANN
144. <i>L'Actionnaire syndical</i>	C.-J. MAGNAN
145-146. <i>Le Conseil national d'Education</i>	R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S. J.
147. <i>Jeunes d'autrefois. Jeunes d'aujourd'hui</i>	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
148. <i>Eclairés canadiens-français</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
149-150. <i>La Pulpe et le Papier</i>	Alfred CHARPENTIER
151. <i>L'Atelier syndical fermé</i>	Rodolphe LAPLANTE
<i>Effort économique de notre race</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
<i>La Forêt canadienne</i>	R. P. Paul-Emile FARLEY, C. S. C.
<i>Caractère de l'adolescent</i>	R. P. Léon LEBEL, S. J.
<i>Les Allocations familiales</i>	Abbé Maxime FORTIN
<i>Association professionnelle</i>	XXX
<i>Éducation des Œuvres d'hygiène infantile</i>	J.-H. RICHARDSON
<i>Réforme du calendrier</i>	Georges BOUCHARD
<i>Les Petites Industries féminines à la campagne</i>	

La Société contemporaine¹

par l'abbé Alphonse ROUX

principal de l'École normale de Drummondville

La société contemporaine fait beaucoup parler d'elle. Le bien et le mal qu'on en dit ne suffiront pas pour la remettre d'aplomb.

Ce sont les hommes qui l'ont façonnée à leur image; or, les créations humaines sont rarement des chefs-d'œuvre parce que les belles et grandes âmes sont clairsemées.

Le bon sens nous interdit d'admirer ses défauts; malgré sa laideur, il serait insensé de la détruire: mieux vaut une maison branlante qu'un amas de ruines.

L'espoir de guérison persistera aussi longtemps que la malade conservera un souffle de vie.

Les papes se sont penchés vers elle en pères affligés aussi bien qu'en médecins compétents. Les remèdes qu'ils prescrivent devraient faire repousser les ordonnances charlatanesques. Les enfants de l'Église auront-ils assez de confiance et de courage pour les appliquer? La vertu curative des médicaments ne s'exerce que s'ils sont absorbés. Une promenade dans une pharmacie ne guérit personne.

La ville de Québec a l'honneur de battre la mesure aux ouvriers de la reconstruction dans notre province. La voix si riche et si claire de son illustre archevêque donne fièrement le ton. Le chœur s'ébranle au milieu duquel on discerne le beau timbre du P. Archambault et de ses compagnons de l'École Sociale Populaire. Les Semaines sociales apportent leur vigoureux appui.

1. Ce travail a été présenté à la Semaine sociale de Québec, le 19 septembre 1941.

Cette année, la cité de Champlain, de Mgr de Laval, de Talon et de Montcalm accueille les semainiers avec une courtoisie charmante. Elle leur offre la majesté de son site, les richesses de son panorama, le trésor de ses souvenirs, la fraîche clarté de son atmosphère, l'harmonieux ensemble de ses institutions, la douceur de ses mœurs, l'exemple des rapports pacifiques et cordiaux entre l'Église et l'État.

Un maître d'école à la campagne a été invité à décrire l'état de la société contemporaine. Il a accepté, en reportant la responsabilité du geste sur celui qui l'a suscité. Ce n'est pas une leçon qu'il prétend donner, car il aurait tout à apprendre de vous; c'est un tableau qu'il désire tracer d'une main inexpérimentée, mais avec l'ingénue sincérité de son âme.

Les critiques d'art parlent du point de lumière à la suite de Diderot. Ce point nous est fourni par la doctrine sociale catholique. Placés dans cette perspective, il nous sera plus facile de relever le fait de l'évolution sociale, de diagnostiquer les maux qui travaillent la société, de discerner les loyaux essais de redressement inspirés et dirigés par les membres vivants du corps mystique du Christ.

I. — L'ÉVOLUTION SOCIALE

On n'aurait pas tort de penser qu'elle est une théorie exposée dans les livres, à la condition de reconnaître qu'elle est d'abord et surtout un fait concret. Ce fait est constaté par les observateurs même superficiels; les historiens qui respectent leur art l'enregistrent dans leurs récits; les sociologues et les moralistes l'analysent et le jugent diversement selon leur allégeance philosophique.

Fustel de Coulanges et Gaston Boissier nous peignent en maîtres l'organisation théocratique de la société antique. « Tout était dieux, excepté Dieu », s'exclame Bossuet.

Au moyen âge, l'unité organique de la société fut réalisée et maintenue, malgré les fléchissements, par l'adhésion de ses membres, seigneurs et sujets, à l'idée chrétienne. — L'idée religieuse, il importe de le noter, est la première et la plus agissante des idées universelles.

Un hiatus se creuse à l'époque moderne; les vieux cadres volent en éclats de toutes parts, de nouveaux surgissent qui subissent à leur tour des remaniements incessants. La société contemporaine est issue de ces essais, de ces crises, de ces bouleversements; elle est complexe et instable; non seulement sa structure craque, mais sa vie est exposée aux variations violentes.

L'évolution sociale s'est produite parce qu'elle devait se produire. Elle a donc été fatale? Non pas, mais naturelle, logique. N'allons pas en effet la regarder comme le résultat de l'action obscure des seules forces physiques, ni comme la conséquence du rigide enchaînement des événements historiques; ce déterminisme manque de profondeur. Il serait déjà plus exact de considérer cette évolution comme un phénomène biologique. La société n'est-elle pas un être vivant? et la vie n'est-elle pas une activité spontanée et continue? On dit des eaux stagnantes qu'elles sont mortes. Chez les vivants, le départ de l'âme laisse après lui l'immobilité cadavérique.

L'évolution ne s'est pas opérée dans la direction où elle aurait dû s'opérer, c'est-à-dire dans la direction du bonheur et du perfectionnement réel de l'humanité. Quoi qu'il en soit, elle a toujours été conditionnée par les facteurs spirituels, moraux, économiques.

Lorsqu'une idée envahit le champ de la conscience et descend ensuite dans les régions affectives de l'être humain, elle devient dynamique, c'est-à-dire qu'elle tend de soi à se réaliser. La croix du Golgotha a été le point de départ d'une révolution sociale que la diffusion du message évangélique a rendue certaine. Les scissions intro-

duites dans le monde chrétien par le schisme et l'hérésie se répercutèrent fortement dans l'organisme social forgé sous le regard et avec le concours de l'Église. Le pullulement des théories et systèmes philosophiques, leur propagation par le livre, la presse, les salons, ont préparé des secousses politiques, des changements dans l'économie sociale. Changements tantôt lents et superficiels, tantôt brusques et radicaux. Il est admis que, lorsque la tourmente de 1789 se déchaîna, emportant le trône, saccageant les autels, renversant l'échelle sociale, la révolution était déjà faite dans les esprits et dans les sensibilités. Toujours s'observe au long de l'histoire la projection des concepts humains et des doctrines religieuses dans la conduite individuelle et dans la vie sociale.

Montesquieu compte au nombre des causes de la chute de l'empire romain la perte des vertus en honneur sous la république. Le libertinage qui a sévi dans le bas moyen âge et qui a inspiré à Rabelais son projet d'abbaye de Thélème n'est pas étranger à la disparition des derniers vestiges de féodalité. De là, il n'est pas exagéré d'affirmer que les traditions, les coutumes, le comportement moral des personnes réagissent sur le corps social, de même que le climat social influence le baromètre des mœurs. La relation n'est pourtant pas rigoureuse à ce point d'être érigée en loi; elle ne supprime ni la liberté ni la responsabilité. Des saints ont vécu dans des milieux assez peu austères, à des époques chaotiques. Le moine Luther a déserté son couvent pour devenir l'hérésiarque que l'on sait.

Les problèmes sociaux les plus aigus naissent des désordres économiques. Les républiques athénienne et romaine ont été secouées par les luttes des pauvres contre les riches, des esclaves contre les hommes libres. Les misères engendrées par le prélèvement des impôts, les exactions du fisc, l'usure ont rendu plus que suspect le

régime féodal en France et fomenté des colères contre le gouvernement monarchique. L'Angleterre a subi au XIX^e siècle le contre-coup de la crise de paupérisme qui l'a traversée. De nos jours, le jeu du crédit, le système de capitalisation, la multiplication des monopoles suscitent de la défiance en s'avérant impuissants à supprimer le chômage et à faire circuler dans les foyers l'argent indispensable à leur sécurité.

La prospérité excessive en haut, la pauvreté généralisée en bas, une bourgeoisie besogneuse et inquiète au centre, voilà le visage de la société actuelle. Dans son sein, des fermentations qui créent un état fiévreux et pas très rassurant. Le point d'évolution auquel elle est parvenue marque-t-il un progrès ou un recul? Chose certaine, la société contemporaine ne se porte pas bien. Elle a mal à la tête et au cœur, elle souffre dans son corps et dans son âme. Le diagnostic presse autant que la revision des méthodes de traitement inefficaces. La politique du laisser-faire et le régime des cataplasmes, fruits de l'inintelligence ou de la veulerie, finiraient par rendre la situation périlleuse.

II. — LES MISÈRES SOCIALES CONTEMPORAINES

A quels maux la société contemporaine est-elle en proie? L'Église, guidée par son instinct maternel et par la sagesse surnaturelle que lui confèrent les lumières puisées en Celui qui est la Lumière du monde, les a mis à jour et décrits dans des lettres adressées non seulement aux savants enfermés dans leurs écoles, mais à tous ses enfants, afin qu'aucun d'eux ne prétexte ignorance et n'excuse sa paresse. Elle prend tous les tons, depuis la familiarité tendre jusqu'à la gravité pathétique, pour les induire à accepter ses recommandations. Lors même que sa voix ressemble à celle du prophète criant dans le dé-

sert, le Pape et les évêques, toute la hiérarchie ecclésiastique, soucieuse du bien-être du troupeau comme de la santé des âmes, persiste à proclamer la vérité, parce que la vérité a des droits imprescriptibles et que le Saint-Esprit la déclare libératrice.

1° Le péché d'infidélité

Le mal dont souffre la société contemporaine, le mal primordial qui la gangrène et menace de la conduire au tombeau dans un délai impossible à fixer, c'est l'infidélité. Dieu a mis la sociabilité dans le cœur de l'homme, de même qu'il a gravé dans sa raison les premiers principes de l'ordre social naturel; il a fait la société pour faciliter à sa créature préférée l'accomplissement de sa destinée; il en a tracé le plan idéal et réglé le fonctionnement par des lois irréformables; il a promis la lumière de ses directions, le réconfort de ses encouragements, le stimulant de ses reproches et de ses menaces, le prix et la consolation de la récompense, la force purifiante et rénovatrice de sa grâce, mais la société moderne, impatiente du joug tutélaire et paternel de Dieu, a divorcé avec Dieu. La dissociation est plus ou moins complète: ici les liens sont rompus, là ils sont simplement relâchés, — c'est le cas pour le Canada. Mais à son premier degré, l'éloignement de Dieu n'est-il pas un coup direct porté au corps social? Dorénavant, sur son flanc s'aperçoit une plaie creusée par des mains maladroites ou impies. Le sang qui s'échappe par l'ouverture compromet son équilibre et prépare, si elle n'est déjà commencée, une crise d'anémie pernicieuse.

L'athéisme s'est hissé au pouvoir en Russie. Ses militants, sous prétexte de régénération sociale, ont précipité le Mexique et l'Espagne dans des tourbillons sanglants. Des cellules se sont organisées en d'autres pays, éparses d'abord, dissimulées dans l'ombre propice des sous-sols, puis se solidarisant avec le communisme révolutionnaire,

se multipliant tantôt à l'insu de l'autorité gouvernementale trop peu méfiante, tantôt grâce à une tolérance malavisée. Le jugement de Quatrefages sur l'athéisme « partout à l'état erratique sur la terre » paraît maintenant inexact. Des négateurs de l'existence de Dieu se rencontrent même dans notre pays et dans notre province. Par bonheur, leur nombre est peu élevé; leur activité prend cependant à l'occasion une allure agressive, comme le démontrent les bruyantes dénonciations de la loi du cadenas. « L'effet de l'athéisme, écrit Portalis, est de conduire à l'indépendance et par conséquent à la révolte. » Et Platon: « Il n'y a pas de calamité plus grande pour les États que l'ignorance du vrai Dieu. »

L'hostilité sourde contre Dieu et l'Église catholique constitue une autre attitude intellectuelle presque aussi malfaisante. Elle se colore des noms magiques de tolérance, de liberté de conscience, de neutralité, lorsqu'elle ne se pare pas du manteau de la bonne entente. Vaste est son champ d'action; ses formes et ses procédés sont multiples, ses manifestations variées. Elle opère au grand jour ou subrepticement au sein des associations, à l'atelier et à l'usine, dans les maisons d'enseignement. Au lieu de s'en prendre directement à Dieu et d'évincer d'un seul geste sacrilège le Christ de son royaume, elle use d'un biais. Ainsi, Dieu n'est plus admis aux réunions de nombreux clubs sociaux; une place lui est refusée à la table de délibération des syndicats internationaux; les législateurs l'excluent des parlements où l'on aurait tant besoin de son assistance; les patrons ne tolèrent pas sa présence dans les manufactures; il n'est pas permis aux maîtres de parler de lui à une multitude d'enfants, ni même d'exhiber sur les murs de l'école deux morceaux de bois noir en forme de croix, un christ de plâtre blanc dessus. Que pensent donc du Christ ceux qui ne peuvent souffrir qu'on pose sous les yeux des rachetés le symbole

de l'amour rédempteur, l'image de leur Sauveur? La science elle-même ostracise Dieu qu'elle relègue dans le domaine de l'inconnaissable. N'avons-nous pas l'impression d'assister à une immense conspiration contre la religion?

Tandis que le bolchevisme prétend chasser Dieu de la terre en arrachant par des moyens brutaux jusqu'au sentiment religieux du cœur des croyants, le laïcisme, par des voies détournées et des méthodes empreintes d'humanité, rend difficile, sinon matériellement impossible, la confession publique et sociale de la foi chrétienne. Le respect humain, le doute, la lassitude, l'apathie achèvent le travail de déchristianisation des esprits. On affirme que les États-Unis comptent présentement plus de soixante millions de païens. Le fait du retour du paganisme se répète ailleurs. Une vague d'impiété monte qui refoule les flots de vie sortis du cœur transpercé du Christ. L'humanité se « dévitalise ».

De son côté, l'indifférentisme pratique de larges trouées dans les rangs de la société chrétienne. Il revêt deux aspects: le premier consiste dans l'abandon du culte public; on délaisse les cérémonies liturgiques, on ne participe plus à la rédemption par l'usage des sacrements; on va à l'église pour le baptême, la première communion, le mariage, on y retourne dans un cercueil le jour des funérailles.

Le second aspect n'est autre que la domestication de la religion. La mode des cloisons étanches entre la conduite privée et la vie sociale n'est pas une création moderne, puisque les anciens l'ont imaginée. Cicéron l'a suivie. La Renaissance lui a donné de la vogue, la Réforme s'en est emparée et l'a imposée comme discipline à ses adeptes. Désormais, la conscience se divise en deux compartiments: Dieu a accès au premier, de l'autre il est banni. Un domaine réservé, où Dieu n'a pas à intervenir

ni l'Église de surveillance à exercer, se forme qui embrasse relations mondaines, marchés, contrats, commerce, industrie, finance, politique, administration. Qui ne voit que cette inconséquence, bien caractéristique de la vie contemporaine, aboutit à la négation pratique des droits de Dieu, auteur et gardien de la société? Moins frappante dans les couches populaires, elle s'accuse vivement au milieu et au sommet de l'échelle sociale. Pour réparer les méfaits de sa généralisation, Pie XI déclarait: « Le dépôt de la vérité qui nous est confié d'en-Haut, et la très grave obligation qui nous incombe de promulguer, d'interpréter et de prêcher, en dépit de tout, la loi morale, soumettent également à notre autorité l'ordre social et l'ordre économique. »

C'est dans la vérité, « qui est la mère de la paix » (Bossuet), qu'il faut chercher le solide fondement de la société, et la vérité ne se trouve que dans la vraie religion. Or, en se séparant de Dieu ou en l'oubliant, les hommes ont perdu le goût et le respect de la vérité. L'art de travestir les mots se cultive depuis des siècles; les plus beaux et les plus nobles n'échappent pas à la perversion. « Ta liberté n'est pas la nôtre », criait un communard à Mgr Darboy sur le point d'être fusillé. L'égalité comporterait le déclassement des grands et des puissants d'une part, et d'autre part l'ascension de tous les Jeans Valjeans. La lutte des classes se couvre du voile de la fraternité. Le maréchal Pétain a inauguré son émouvante entreprise de résurrection nationale en raturant la fameuse trilogie du frontispice des édifices publics. Dans la phraséologie de certains journalistes et des tribuns populaires figuraient, il y a quelques années à peine, les expressions mal définies de science moderne, esprit du siècle, progrès indéfini, fanatisme réactionnaire, intangibilité des lois laïques. La grande guerre a eu son vocabulaire nuageux. Pie XI a dénoncé le mariage verbal du socialisme

et du christianisme. Ne parle-t-on pas de nos jours de démocratie chrétienne, bien que Léon XIII ait condamné l'emploi de ce terme dans un sens politique? Mais « passez mortels, n'appuyez pas ».

L'abus des mots, qui signifie et engendre tout ensemble la confusion des idées, s'accompagne toujours du sophisme et du mensonge. L'un et l'autre se donnent libre carrière; leur sans-gêne serait amusant, s'il n'était perfide. Ces procédés déloyaux, amplifiés par la presse stipendiée et la radiophonie, discréditent la vérité et intoxiquent les foules incapables d'analyse objective, impressionnables, promptes à agir dans le sens de leurs émotions.

L'abandon du Christ et la défiguration de ses enseignements transmis par l'Église entraînent la déchéance de la raison. Qu'on dénomme ce phénomène « impuissance de l'esprit » (Valéry) ou « dépression intellectuelle » (Gérard de Catalogne), il s'agit beaucoup moins d'une fatigue cérébrale provenant d'une activité excessive que d'un aveuglement de l'intelligence. Le Seigneur n'a-t-il pas menacé son peuple de lui enlever l'entendement à cause de son infidélité (*Is.*, vi)? Pourquoi ne pas souligner que l'hérésie orthodoxe et l'apostasie protestante pèsent de tout leur poids sur une large portion de l'humanité? Comment d'ailleurs la raison humaine parviendra-t-elle à comprendre la vie réelle après avoir posé un écran entre elle et la révélation? Ajoutons le dégoût de la métaphysique provoqué par le succès du positivisme.

Dans ces conditions, il devient extrêmement malaisé de concevoir un ordre social juste et de légiférer en vue du bien commun. L'idée d'autorité perd sa valeur, et la foi est incapable de la lui restituer parce qu'elle est elle-même atrophiée. A la féconde inspiration doctrinale se substitue le goût des tâtonnements empiriques. La mode se répand d'ignorer les principes essentiels ou de

les lâcher; du coup, la société est détachée de ses points d'appui les plus fermes; sa stabilité et sa vitalité perdent leurs plus sûres garanties. « Les peuples, comme les individus, écrit Lamennais (que je m'excuse de citer), ne sont heureux que par la connaissance et l'amour de la vérité, qui est l'ordre et le bien par excellence, et par la pratique des devoirs qui forment une portion de cette vérité. Le bonheur ou le bien social n'est que la vérité réalisée par les constitutions, les mœurs et les lois. »

2° La désertion de la morale évangélique

Ce n'est pas sans conséquences morales que l'on commet le péché d'infidélité. La société contemporaine, coupable de ce crime, est tombée dans le dérèglement. On parle beaucoup de sabotage; en temps de guerre, il est sévèrement réprimé. Le sabotage de la morale évangélique, — les honnêtes gens l'admettent, — est infiniment plus funeste que celui des usines de munitions et des voies ferrées. Cette crise, qui a sa racine dans la conscience, ne sévit-elle pas à l'état aigu dans le monde moderne? Notre pays et notre province en sont-ils exempts?

La théorie si répandue du libre examen a émancipé la conscience individuelle, bien plus, elle a proclamé sa souveraineté. La discipline extérieure ne serait plus qu'une entrave limitant indûment l'exercice normal de la liberté. Que si l'on consent à retenir la loi divine comme on conserve les freins d'urgence d'une automobile, on prétend avoir le droit de l'interpréter à sa guise. Une fois engagé sur la pente de l'erreur, l'homme s'habitue à la descente; aussi se forge-t-il peu à peu un critère personnel de vérité et de justice. Il en vient à ne se croire comptable de ses actions qu'à lui-même. Le sens social est déjà profondément altéré; un pas encore, il sombrera dans l'égoïsme jouisseur. L'autorité hiérarchique n'aurait plus pour fonction de transmettre infailliblement le

message du Christ à l'humanité. Du reste, la libre-pensée, qu'elle soit française, anglaise, américaine, allemande, italienne ou canadienne, réproouve toute forme de hiérarchie religieuse. Nous sommes en plein libéralisme, et le libéralisme mène droit à l'individualisme égoïste. La composition organique de la société, où tous les membres se portent une mutuelle sympathie et concourent, chacun à son rang, à l'harmonie et au bien-être de l'ensemble, a cédé la place à la formation atomique, c'est-à-dire à une poussière humaine s'agitant dans le cercle des frontières géographiques.

N'y a-t-il pas jusqu'aux notions de droit et de devoir qui s'embrouillent ? On est en train de perdre de vue leur origine et leur corrélation, quand elles ne sont pas déjà méconnues. « Qu'on le veuille ou non, écrivait Léon XIII au clergé de France, les droits de l'homme naissent précisément des droits de Dieu sur lui. » En conséquence, il est contradictoire de revendiquer les droits de l'individu, de la société, de la nation, de l'État, et de proscrire en même temps les droits de Dieu. Cette absurdité flagrante se trouve à la base du bolchevisme athée. Ne la découvrons-nous pas aussi au fond du racisme qui déifie la Race, du totalitarisme qui déifie l'État, de l'impérialisme qui déifie l'Empire, du libéralisme qui déifie la Raison, du matérialisme qui déifie la Matière, du capitalisme qui déifie le Dollar ? Lorsque la créature raisonnable et libre abandonne Dieu, elle se façonne des dieux. Les idoles sont revenues sur la terre, et le démon dont le Christ a brisé l'empire se cache à l'intérieur. Et l'homme, qui est un « animal obligé » (Faguet) parce qu'il a une fin providentielle à poursuivre, jette par-dessus bord les préceptes du Maître : « Rendez à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui appartient à Dieu. »

Si c'est la force qui crée le droit, il est permis d'écraser le faible ; si c'est l'intérêt, tous les stratagèmes sont légi-

times pour grossir les profits; si c'est la loi civile, honnêteté égale légalité, lors même que la loi couvrirait de sa protection les méthodes d'affaires les moins honorables. Si le droit est le pouvoir moral de faire ce qui est de travers, et le devoir, une chemise de force brune, noire ou rouge, le mieux est d'être assez habile pour se tirer d'embarras et assez ingénieux pour réussir, quels que soient les moyens mis en œuvre. Ni le despotisme oppresseur, ni l'utilitarisme bourgeois, ni la licence légalisée ne s'accordent avec la doctrine du Christ. Ils existent pourtant, et leur existence bouleverse l'ordre social.

En effet, la justice, dont le rôle est de maintenir les rapports établis par Dieu entre les hommes, est battue en brèche, — Léon XIII et surtout Pie XI l'ont montré avec insistance. Il n'y a pas uniquement la suppression de la propriété et la lutte des classes patronnées par les socialistes qui lèsent les droits d'autrui. Les débiteurs abusant des concordats et des moratoires pour ne pas payer leurs dettes, les banqueroutiers frauduleux, les courtiers vendant des obligations mal garanties, les agioteurs professionnels de la Bourse, les entrepreneurs dilapidant par le jeu des cartels ou sous le masque des sociétés anonymes des capitaux empruntés des petits épargnants, les monopoleurs provoquant par la ruse des hausses ou des baisses subites de prix, les directeurs de compagnie falsifiant comptes et bilans ou fractionnant selon leur bon plaisir les actions pour accroître leurs dividendes, les contrôleurs des changes en jouant avec le crédit, les gouvernements en rendant nécessaire par leur incurie et leur prodigalité la dépréciation de la monnaie, malmènent la justice, comme les patrons profitant de la faiblesse ou de la misère de l'ouvrier pour lui faire accepter un salaire de famine, lui imposant un effort disproportionné à ses forces, l'empêchant par des menaces d'entrer dans un syndicat, comme l'ouvrier demandant tant qu'il peut,

parce qu'il est seul à faire le travail, profitant de toutes les occasions pour nuire au rendement des machines, comme le maître louant les bras d'une servante à un prix dérisoire.

Et la justice sociale est-elle mieux traitée dans l'économie actuelle? Elle exige le salaire familial, et les employeurs ne le versent pas. Elle réclame la réglementation des heures de travail, la distribution équitable des emplois, l'assainissement des usines, la protection morale des employés, mais les législateurs, avant d'intervenir selon les exigences du bien commun, se demandent quelle sera la réaction des chefs d'industrie, généreux bailleurs de fonds électoraux.

Ainsi s'établissent les privilèges et se consacrent les inégalités dont les gagne-petit ont à souffrir et qui les aigrissent. Des enquêtes nous ont appris que le Canada comptait deux cent trente-cinq magnats de la finance en 1934. Le chiffre se triplait à peine aux États-Unis. Nous ne sommes pas étonnés d'entendre Pie XI déclarer: « Ce qui à notre époque frappe tout d'abord le regard, ce n'est pas seulement la concentration des richesses, c'est encore l'accumulation d'une énorme puissance, d'un pouvoir discrétionnaire, aux mains d'un petit nombre d'hommes qui d'ordinaire ne sont pas les propriétaires, mais les simples dépositaires et gérants du capital qu'ils administrent à leur gré. »

Pendant que se formait la nouvelle aristocratie des banquiers et des financiers, la multitude des prolétaires allait en s'accroissant. Les principes libéraux, dont le régime capitaliste est le fils naturel, ont introduit une dangereuse dualité dans le monde contemporain. Une situation aussi anormale porte dans son sein des germes de conflit. La révolution bolcheviste contenait au moins une demi-vérité, un faux idéal de justice. La réforme agraire réclamée par les fermiers espagnols végétant dans

les plus misérables conditions et refusée par les gros propriétaires fonciers aurait peut-être sauvé l'Espagne de l'agitation moscovite.

La société capitaliste ressemble à une machine aux pièces mal agencées et aux rouages grinçants. La justice rétablirait l'harmonie, la charité fournirait l'huile qui assouplirait le fonctionnement du complexe mécanisme. Mais ces vertus sont malheureusement délaissées. Il n'est donc pas étonnant que la fraternité décline, puisqu'elle repose sur la justice, c'est-à-dire le respect inviolable des biens, de la santé, de la vie, de l'honneur, de la liberté qui appartiennent aux autres; puisque, d'autre part, sans le complément de la charité, c'est-à-dire « de la communication volontaire et affectueuse de ce qu'on a et de ce qu'on est en soi-même » (Félix), elle n'est qu'un trompe-l'œil. Le Christ l'a apportée aux hommes et leur a donné le commandement de s'aimer les uns les autres. Ce commandement de l'amour fraternel, les premiers chrétiens l'ont observé avec un saint enthousiasme. Quelle distance entre la communauté de ces amants de l'Évangile et la société contemporaine en voie de se vider de l'esprit chrétien!

La morale évangélique, la vraie, l'intègre avec la croix, l'amour, les sanctions post-terrestres et non pas cette morale édulcorée, frelatée, sortie des officines de propagande biblique, est seule capable de discipliner les passions en les subordonnant à la raison, et d'harmoniser les organes du corps social en respectant l'usage et la fonction de chacun. En effet, c'est toute la vie qu'elle règle en tendant toutes les forces vitales de l'individu et de la société vers la perfection humaine et surnaturelle. Or, l'homme moderne, en rompant en visière avec elle ou en la minimisant, est devenu anarchique. La modération et la patience sont nettement à la baisse, même dans le Québec. Chez les uns domine la cupidité encadrée de ses

satellites naturels, l'égoïsme et l'arrogance; chez d'autres, l'inquiétude l'emporte sur l'espoir d'un sort meilleur; chez les plus malheureux, le mécontentement, la jalousie, la haine n'attendent que leur heure pour exploser. Les mœurs sociales en décomposition forment un terrain propice à la végétation des idées malsaines.

Le Christ, qui est la Vie, a préparé pour notre usage une formule de vie, de vie sociale aussi bien que de vie individuelle. La négligence ou le refus de nous en servir a débridé les passions. Ainsi la vie sociale, après avoir été déviée de son cours par le péché d'infidélité, est maintenant agitée et confuse. A l'intérieur des pays, des malaises, des angoisses, des soubresauts; à l'extérieur, des rivalités belliqueuses, des complots armés, des ruisseaux de sang. La morale évangélique n'a pas de succédanés ou, selon le mot à la mode, d'ersatz. Nulle morale d'invention humaine, morale du plaisir, de l'honneur, du dollar ou du sang, morale indépendante ou morale dictatoriale, morale pratique ou morale opportuniste, ne saurait réprimer les désordres personnels et les abus sociaux, ni ramener l'humanité au sens du droit et au respect du devoir, à la vertu, mère de la liberté et gardienne de la paix sociale.

3° Prédominance du temporel et du charnel sur le spirituel

Louis Veuillot a écrit que « la terre natale de la démocratie est l'Évangile ». Cette démocratie assise sur le roc des préceptes divins et protégée par l'exercice des vertus morales, de la plus noble à la plus humble, la société contemporaine ne la voit plus fleurir. Loin de là, les visées temporelles paraissent prévaloir sur les préoccupations spirituelles.

« Une loi inexorable mène le monde, qui oblige le corps à s'adapter à l'âme, sous peine d'échec et de rupture, affirme Gérard de Catalogne. L'univers perd sa signi-

fication si on ne lui donne une directive. Autrement, c'est ravalier l'existence humaine à une évolution végétative, privée de spirituel. » Or, le monde moderne n'est-il pas né du désir terrestre de confort et de jouissance ? Ses institutions ne trahissent-elles pas le souci d'exalter la nature physique ?

Le fait du progrès matériel ne se discute pas. Grâce aux inventions et aux découvertes de ses enfants, le XIX^e siècle connut un prodigieux essor du commerce et de l'industrie. Au XX^e siècle, le développement du machinisme est venu accroître de façon inouïe la capacité de production. Le capitalisme a surgi qui s'est arrogé la mission de distribuer le sang dans le colossal organisme économique. Le transport mécanisé facilite les déplacements et donne un attrait singulier au voyage, la radiophonie supprime les distances. Les commodités de la vie sont maintenant accessibles à tous ceux qui ont de l'argent pour se les procurer. Décidément, la terre n'est plus cette cabane que les générations primitives ont habitée : l'homme moderne l'a transformée en palais par le travail de son cerveau et de ses bras. Mais s'est-il assagi en s'enrichissant ? L'idéal qu'il s'est fabriqué est-il conforme à sa nature sociale et à sa destinée d'enfant de Dieu ?

Il ne s'agit pas de charger l'économie capitaliste de tous les péchés de l'humanité ni de la condamner sans appel, même si, à la suite de l'immortel Pie XI, on a raison de la juger sévèrement. Il s'agit moins encore de refuser à l'ensemble des communautés terrestres d'aller toujours de l'avant dans l'amélioration des conditions matérielles de l'existence ou d'empêcher que l'activité ne se dirige vers des ressources toujours plus efficaces et plus grandioses. Mais il s'agit de savoir si le progrès ramené à son rang dans la hiérarchie des valeurs tend présentement au bien moral de l'humanité. L'observation désin-

téressée révèle qu'il est plutôt orienté vers la richesse et le plaisir.

Que signifie, en effet, la destruction systématique de plusieurs centaines de mille animaux propres à la consommation et d'une quantité énorme de produits alimentaires, tels que poisson, lait, blé, sucre, café, pendant que des millions d'êtres humains chômaient ou mouraient de faim (2,300,000 en 1933, la plupart en Russie) ? Le prétexte était le maintien du niveau des prix. Pourquoi aussi cette crise qui a jeté sur le pavé tant d'ouvriers qui ne demandaient qu'à gagner honnêtement leur subsistance et celle des leurs, et à laquelle la guerre actuelle n'apporte qu'une solution factice et transitoire ? Pour ces deux raisons, entre autres, que la spéculation était devenue le moyen par excellence de créer la richesse et que le profit, le seul profit de l'entrepreneur, servait de barème à l'emploiement.

Ce qui est plus grave, c'est que, quand on pense et agit en fonction du capital, on méprise la loi du repos dominical et l'accomplissement du précepte de l'assistance à la messe, on se bouche les yeux en face des « graves dangers que court, dans les ateliers modernes, la moralité des travailleurs » ; on invoque mille prétextes pour ne pas traiter avec les syndicats et même pour ne pas reconnaître leur existence ; on viole impunément la dignité de la personne humaine, « que Dieu lui-même traite avec un grand respect » (Léon XIII) ; en un mot, on entrave « la marche de l'homme vers cette perfection qui répond à la vie éternelle et céleste » (*id.*). Plein de tristesse à la vue de cet état de choses, Pie XI écrit avec énergie : « Telles sont actuellement les conditions de la vie économique et sociale qu'un nombre très considérable d'hommes y trouvent les plus grandes difficultés pour opérer l'œuvre, seule nécessaire, de leur salut éternel. »

Le démon ne meurt pas. Vaincu par le Christ, il tente de reconquérir son royaume perdu. L'un de ses artifices consiste à détourner vers des fins de corruption les plus merveilleuses créations du génie humain. Théâtre, cinéma, radiophonie, imprimerie, automobile, il s'efforce de tout asservir. Il se déguise en dessinateur, en histrion ou en publiciste pour vanter l'élégance des vêtements immodestes ou la bienfaisance de la bière et des liqueurs. Devant les producteurs il fait miroiter le gain, devant les consommateurs, le plaisir. Le stratagème ne réussit que trop: pendant que les uns thésaurisent aux dépens de la justice souvent, les autres s'amuse. L'obsession de la fortune et le culte de la chair relèguent à l'arrière-plan les valeurs spirituelles. De ce fait, l'ordre providentiel est inversé, et l'homme, en s'enlisant dans les soucis d'intérêt et de jouissance, n'y trouve que principes de division, de rivalité, de guerre. Seuls les biens spirituels sont source d'unité et de paix.

Dans la plupart des pays, l'économie politique et sociale s'est organisée en marge et même à l'encontre de la famille. Navrantes sont les ruines qu'elle a accumulées. Au témoignage du maréchal Pétain, la dénatalité et l'alcoolisme ont largement contribué à la défaite de la France sur les champs de bataille en 1940. La pratique des méthodes anticonceptionnelles dépeuple les foyers américains, tandis que le divorce en disperse les pierres. L'Angleterre est loin d'être immunisée contre ces fléaux: là aussi le mariage perd son caractère sacré, là aussi on fonde des hôpitaux pour les chiens, on érige des mausolées sur leurs cercueils. Si la famille québécoise résiste mieux aux forces de dislocation, elle donne néanmoins des signes de fléchissement. Le coefficient des naissances a fait une chute inquiétante au fort de la dépression pour remonter à 27% cette année.

Comment expliquer cet affaissement de la cellule initiale de la société? Par des causes psychologiques et morales, mais aussi, à n'en pas douter, par des raisons d'ordre économique. La richesse est canalisée vers des œuvres de mort plutôt que des œuvres de vie. L'exiguïté des habitations, par exemple les logements ouvriers de quatre pièces, la tolérance des taudis, l'absence d'un service adéquat d'hygiène, l'insuffisance des revenus due au chômage périodique ou à la modicité du salaire, la préférence refusée aux pères de famille nombreuse dans l'emploiement, l'inexistence d'un système judicieux d'allocations à défaut de salaire familial, la difficulté d'établir les enfants: voilà autant de trous dans la structure économique qui affaiblissent le foyer, soit en tarissant la vie corporelle à sa source, soit en entravant la floraison des vertus domestiques. La femme, surtout la mère, s'évadant de la maison pour gagner l'atelier ou entrer en lice dans l'arène politique, a grande chance de ne pas redresser la situation. Sans vouloir la réduire au rôle de cordon bleu, il faut convenir qu'elle n'a pas été créée et mise au monde pour rivaliser avec l'homme, mais pour s'associer à lui dans le noble dessein de tailler la pierre angulaire de l'édifice social qu'est la famille chrétienne.

Les révolutions, sauf de rares exceptions, se sont faites au détriment de l'institution familiale. Ceux qui les ont ourdies et ceux qui en ont bénéficié savaient que c'est au foyer et à l'école que se façonne l'âme d'une nation. Elle vaut ce qu'ils valent; saine et forte aussi longtemps qu'ils remplissent la mission que Dieu leur a assignée, elle s'alanguit et s'abaisse dès que la pauvreté, l'erreur et le vice les envahissent et les désagrègent. Si la société moderne chancelle, c'est parce que le jeu des partis politiques, une législation d'inspiration libérale ou maçonnique, la dictature économique en ont sapé les bases naturelles en sacrifiant les intérêts matériels et la santé

morale de la famille, en déchristianisant l'éducation scolaire. Ici encore l'ordre des valeurs est détruit.

Les aristocraties intellectuelles et financières partagent avec les classes populaires la responsabilité de ce désordre. La démission de celles-là a frayé la voie, celles-ci ont consommé l'œuvre en nivelant la société par en bas. Non contents d'accueillir l'erreur pour leur propre compte, des penseurs l'ont propagée avec un zèle d'apôtre; des littérateurs ont consacré leur beau talent à la peinture du vice et de l'obscénité; des artistes ont cherché dans le réalisme des sensations avilissantes au lieu des pures émotions esthétiques. Pendant que l'esprit et l'art se dégradent, les nouveaux riches menaient une vie fastueuse sous les regards avides des miséreux. Ils s'imaginaient avoir mis la propriété au service du bien commun et rempli leur devoir social en faisant l'aumône avec ostentation. Quant à la religion, elle était le moindre de leurs soucis. Le scandale a porté des fruits de mort. Sous l'impulsion du mauvais exemple, les masses populaires se sont ébranlées. Comme la plèbe romaine à l'époque impériale, elles ont crié: « Du pain et des jeux. » Le peuple russe a cru trouver la joie de vivre dans le chambardement des institutions et les tueries répétées. Les Italiens et les Allemands se sont jetés dans les bras de fer des dictateurs. Dans les pays démocratiques non moins qu'ailleurs, le péché surabonde. Et le règne du péché, c'est la retombée de l'homme élevé au plan surnaturel par la grâce, dans le créé.

L'avilissement du spirituel est complet quand le mal sous toutes ses formes triomphe. L'esprit évangélique disparu, la civilisation s'empêtre dans le matérialisme. Il ne reste qu'un pas à faire pour toucher le fond de la perversité. Une tentative ne se dessine-t-elle pas pour élever le matérialisme à la hauteur d'une religion et pour assujettir la vraie religion à ses fins terrestres? Jadis le peuple

juif a subordonné le mosaïsme à son rêve de prospérité matérielle et d'hégémonie nationale.

4° La faiblesse et l'irrésolution des chrétiens

« Il existe, de toute évidence, un fossé entre les enseignements de l'Église et les mœurs sociales des chrétiens », écrit Daniel-Rops. Est-ce là jet de mauvaise humeur de la part du moraliste ? A-t-il, au contraire, honnêtement jugé ses contemporains ?

En face de la détresse humaine de notre époque, tous les chrétiens n'ont pas les mêmes réactions, et il semble qu'on puisse les rattacher à quatre attitudes fondamentales.

La première est celle des cyniques. Des chrétiens se rencontrent en effet pour qui la question sociale ne se pose pas. Sans aller jusqu'à la dureté personnelle envers les prolétaires, ils les regardent de haut. Leurs souffrances ne les affectent pas. Bourgeois satisfaits, ils jouissent, la conscience tranquille, de leur situation privilégiée. Après tout, l'état de choses dont ils bénéficient ne serait-il pas voulu de Dieu ? Ils souhaitent qu'il ne soit touché à la domination capitaliste qu'avec les plus grandes précautions. Ce qui pis est, ils manœuvrent pour ne pas être dérangés par l'enseignement de l'Église aux yeux de qui « l'argent, au delà du nécessaire, n'est qu'un dépôt dont le propriétaire terrestre a la gestion pour le bien de tous ». Pie XI note qu'il s'est trouvé des entrepreneurs assez audacieux pour prier les pasteurs de ne pas lire ses encycliques à leurs ouailles.

Croyants sincères ou non, ces chrétiens participent dans les faits à l'injustice sociale. Le prototype est Voltaire disant que « si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ». Dieu ne serait donc plus qu'un sergent de police et la religion une sauvegarde contre les troubles-fêtes. Les stratèges de la paix sociale devraient commencer

par « maintenir les ouvriers dans l'impuissance », selon le mot cruel de Barrès. Pourvu que les capitaux rapportent, beaucoup de chrétiens, certains catholiques même, estiment qu'il n'y a pas lieu de se mettre martel en tête pour améliorer le sort des travailleurs.

D'autres se composent un état d'âme pessimiste. Ils discernent le fait social et son caractère dramatique, mais le regardent en spectateurs attristés. C'est comme ça, pensent-ils, il y aura toujours de la pauvreté, de la souffrance sur la terre. Ils s'excusent de ne rien faire sous prétexte qu'ils sont incapables de changer le monde et d'empêcher l'injustice. Ils haïssent le désordre et le mal trop faiblement pour croire à la possibilité de les vaincre; ils n'aiment pas assez l'ordre, la justice, la paix, pour se dévouer à leur triomphe. La révolution sanglante écartée, il ne resterait qu'à tirer de la misère des éléments de pénitence et de rachat. Cet argument, certes, a de la valeur, s'il se fonde sur l'espérance surnaturelle. Dirait-on qu'il relève un citoyen de ses obligations envers la société? Le vrai est qu'il ne dispense pas de travailler au bien commun. Le Christ a prêché la justice, il est mort pour en établir le règne. Il incombe à chacun de ses disciples, si humble soit-il, de s'efforcer à la rendre partout présente.

Ou bien les pessimistes ignorent à la fois les faits concrets et la doctrine sociale de l'Église. Le sentiment du malaise ne leur apprend ni ses causes ni ses remèdes. Les encycliques indiquent les unes et les autres, mais ils ne les lisent pas. Aussi leur charité mal éclairée s'exprime-t-elle souvent par de stériles lamentations. Si les circonstances l'invitent à se déployer, sa lenteur et sa mollesse atténuent ses effets. « Jusqu'à quand, s'écriait Ozanam, irez-vous dans les associations catholiques pratiquer la charité du verre d'eau? Qu'allez-vous faire parmi les hommes qui ne savent que soulager la misère sans en

tarir les sources ? Que ne venez-vous plutôt vous asseoir dans ces réunions plus hardies où l'on travaille à déraciner le mal d'un seul coup, à régénérer le monde, à réhabiliter les déshérités ? »

La troisième attitude est celle des lâcheurs. Nous les connaissons, ils préconisent la totale séparation de la vie morale et de la vie sociale. La liaison de responsabilité qui unit les hommes les uns aux autres est une notion qu'ils révoquent en doute. La fraternité ne serait qu'un beau mot sonore comme tant d'autres inventés par la rhétorique; ils ne seraient pas tenus à l'exercice de cette vertu éminemment sociale. La sagesse consisterait à laisser les lois naturelles jouer seules, hors du contrôle de la conscience, dans l'ordre économique, social et politique. Leur christianisme en est un de commande ou d'occasion. Et pourtant, la vraie religion n'aspire-t-elle pas à unir tous les hommes entre eux par les liens de la charité, à faire d'eux une seule et même famille, un peuple de frères sous les yeux du père commun qui est Dieu ?

Enfin, l'attitude des militants. Pour eux, la religion chrétienne n'est pas seulement une doctrine, mais une vie, une activité rayonnante. Ils ne fuient pas le monde, ils y persévèrent sans approuver ses idées ni épouser ses mœurs, même si leur cran leur attire le reproche de singularité. Comme saint Paul, ils se sentent « débiteurs à l'égard de toute créature ». Dans le « sel de la terre » dont parle le Christ, ils perçoivent un mot d'ordre bien plus qu'une métaphore. Ils observent le réel pour le juger, ils étudient pour agir. Ils ne partent pas en guerre contre le communisme avec des carabines, ils ne déclament pas à s'époumonner contre la bourgeoisie capitaliste; ils font avec courage, générosité et désintéressement leur métier de chrétien en coopérant au rétablissement de l'ordre social conformément aux vues du Christ et aux directions de l'Église.

III. — ESSAIS ET ESPOIRS DE RESTAURATION SOCIALE

Le tableau de la société contemporaine est-il chargé ? En tout cas, ce n'est pas par goût du noir que nous avons accusé les ombres. Quand on regarde le monde moderne dans la lumière de l'Évangile, on est excusable d'apercevoir plus que des difformités accidentelles et des laideurs passagères. Des ulcères rongent le corps social, des forces de dissolution minent son âme.

D'autres faits cependant doivent figurer dans le tableau. Ils le complètent et l'éclairent. Tel un jet de rayons dans la nuit sombre, ils raniment l'énergie parfois défaillante de l'apôtre social.

Tout d'abord, les interventions des papes et leur écho dans le monde. Le Christ s'est penché vers l'humanité souffrante, il a opéré des miracles pour nourrir des foules affamées. Ses Vicaires ont compris que la communion des saints ne signifie pas seulement la participation de tous les hommes aux biens surnaturels. Des documents admirables, notamment *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno*, attestent leur large et clairvoyante préoccupation humaine. Les successeurs de Pierre ont écrit les chapitres les plus amples et les plus vigoureux de l'histoire de la sociologie catholique. Pour dénoncer les « situations d'infortune et de misère imméritée » où se trouvent les hommes des classes inférieures, Léon XIII n'a pas attendu qu'une révolution communiste éclatât. Pour opposer à la « minorité des riches jouissant à peu près de toutes les commodités qu'offrent en si grande abondance les inventions modernes, la multitude immense des travailleurs réduits à une angoissante misère et s'efforçant en vain d'en sortir », Pie XI n'a pas eu peur des mots. Pie XII a inauguré son règne par une puissante descrip-

tion des méfaits personnels et sociaux de l'oubli de Dieu et un émouvant appel à l'union fraternelle.

Ces trois papes n'ont pas eu assez d'exposer les principes éternels de l'ordre social, ils ont porté sur les problèmes les plus brûlants des jugements du plus sage courage. Les vices de l'économie actuelle une fois condamnés, ils ont proposé des réformes concrètes et parfaitement adaptées aux besoins de notre époque. Aux pouvoirs publics, aux employeurs et aux salariés, aux institutions et aux individus, des tâches précises ont été attribuées dans l'effort commun qui s'impose pour remonter la société et la replacer sur la ligne de sa destinée.

Les évêques ont diffusé cette doctrine de salut en y ajoutant d'opportunes précisions de détail. Prêtres et religieux ont imité les pasteurs. Des revues et des journaux se sont mis de la partie en plusieurs pays. Notre province ne reste pas en arrière; sans parler des quotidiens, signalons en courant *Relations*.

L'effort doctrinal qui se généralise et s'intensifie renferme mieux que des promesses, si consolantes qu'elles soient. L'idée s'accrédite que le Christ est la solution de toutes les difficultés, *Christus solutio omnium difficultatum*; que le système social chrétien à base de justice, de charité, de tempérance et d'espérance est nettement supérieur à tous les autres; qu'il faut faire quelque chose pour sauver la société, dût-on la soumettre à quelque douloureuse amputation chirurgicale. En même temps et par voie de conséquence, le nombre des apôtres sociaux augmente, les associations à caractère social se multiplient. Un tel mouvement n'est-il pas hautement significatif?

Second augure favorable: les initiatives économique-sociales. Pas toujours heureuses, elles dénotent quand même la volonté de renouveler les rouages sociaux, de les ajuster, de veiller à leur fonctionnement au lieu de les lais-

ser jouer aveuglément. Salazar réussit au Portugal. Franco persévère dans sa loyale tentative de restauration espagnole. Pétain frappe de grands coups et Rome approuve. Aux États-Unis, le président Roosevelt inaugura le *New Deal* en 1933 dans l'espoir d'apporter des remèdes nouveaux aux maux nouveaux dont souffrait la grande république. En d'autres pays, des institutions surgissent qui ont pour but de protéger les enfants et les vieillards et d'assurer du pain aux ouvriers malades ou forcés à la retraite. Bien au-dessus des assurances sociales il faut placer les organismes de coopération et les essais de corporatisme. Dans notre province l'idée de corporatisme progresse sous la magnifique poussée du cardinal Villeneuve. Québec et Montréal rivalisent d'ardeur pour en élaborer les formes pratiques chez nous.

L'institution corporative: voilà bien le moyen de pourvoir le corps social des pièces qui manquent à son équilibre et à sa vigueur. L'homme, en effet, se rattache à la société par la famille, la profession, la paroisse, la province. On paye pour avoir oublié cette vérité. La nature elle-même réclame des organes intermédiaires entre la tête et les pieds. Au surplus, chaque membre est une entité complexe et une association autonome. Quel monstre on composerait en collant les doigts au cerveau! C'est le corporatisme qui réalisera le plan de la société tracé par l'Esprit-Saint: chaque partie a son usage et sa fonction, et le tout s'entretient par le secours que s'entendent toutes les parties. (*I Cor.*, XII, 21-29.)

Un fait gros d'avenir, c'est le nouvel état d'âme de la jeunesse. Durement éprouvée par les désordres économiques et sociaux, l'élite de la jeunesse a ouvert son cœur à la plainte qui monte des couches profondes du peuple. Loin de chanter cette douleur sur le mode romantique, elle en scrute les causes. La malfaisance du libéralisme économique et des doctrines à tendance maté-

rialiste lui est apparue en un saisissant relief. L'aventure révolutionnaire l'effraye. Dans un geste plein de noblesse, elle se tourne du côté de l'Église, avide de rapprendre la mission sociale de l'homme et du chrétien. Nombre de jeunes gens et de jeunes filles sont à se forger une âme sociale. Les éducateurs les aident en imprégnant davantage leur enseignement de moelle évangélique. Les prédicateurs aussi en prêchant le surnaturel, car ils n'envisagent pas seulement l'échéance finale de la vie, ils démontrent que c'est l'homme concret et tout entier qui doit se sanctifier, et cela par l'orientation de son activité individuelle, sociale, religieuse vers la gloire de Dieu.

Que dire de l'Action catholique, forme nouvelle de l'apostolat ancien comme le christianisme ? C'est sur elle que se fonde la grande espérance de rénovation sociale. Son organisation s'ébauche, ses premières armes manifestent de la détermination et un rare sens de la discipline. Ses procédés diffèrent radicalement de ceux de la police. L'État dispose de l'autorité, et quand il la fait intervenir, sa force ne recourt qu'à des moyens extérieurs. On ne saurait lui en faire grief, puisque c'est sa raison d'être et qu'il ne possède pas d'autre moyen de défense contre les erreurs et contre les crimes. Mais la force extérieure est matérielle et brutale. Aussi les militants jocistes et autres veulent-ils se revêtir de la force intérieure de la foi et de la charité. Ces énergies puisées aux sources de la prière et des sacrements, ils sont résolus à les employer au profit de leurs frères. Jadis les croisés marchèrent à la conquête des Lieux saints. Ce n'est pas le pays où le Christ a vécu, mais bien les âmes qu'il a payées de son sang qu'il faut lui gagner. Et les chevaliers modernes accourent à l'appel du Pape, ils se rangent fiers et confiants sous le drapeau de la hiérarchie, afin de donner le Christ à la société et la société au Christ.

CONCLUSION

Le passé a ses adulateurs et ses contempteurs: pour ceux-ci, nous sommes enfin sortis des siècles d'obscurantisme, d'esclavage, de misère; pour ceux-là, l'âge d'or est à jamais révolu. Le présent aussi a ses dénigreur et ses apologistes: les uns croient assister au « terme apocalyptique de l'ère chrétienne » et pleurent comme Jérémie sur la cité en décomposition; les autres, emportés par un incurable optimisme, prétendent que nous avons gravi au sommet de la civilisation. Ces attitudes extrêmes ne s'inspirent ni de la sagesse ni de la clairvoyance. Pas besoin certes d'un regard d'aigle pour découvrir des lézardes dans les murs de l'édifice social. A l'observatoire du sociologue consciencieux s'enregistrent des oscillations dangereuses. De la base au faite se perçoivent des craquements, conséquences du péché d'infidélité, de la désertion générale de la morale évangélique, de la prédominance de plus en plus marquée du temporel sur le spirituel, de la démission massive de l'élite, de la levée des classes populaires en quête de justice et de bonheur, de l'apathie d'un trop grand nombre de catholiques.

Dans notre pays et notre province, à laquelle ne s'appliquent que quelques coups de pinceau dans notre tableau de la société contemporaine, on entend parfois des grondements d'abîme. Chez nous comme ailleurs, le combat est engagé entre les puissances du mal et les restaurateurs de la Cité chrétienne.

Nul chrétien ne veut de la révolution prolétarienne accomplie par la violence au nom d'un idéal utopique. Mais, pour prévenir les catastrophes prévisibles, il ne suffit pas d'analyser les dures conditions de la vie moderne, de les déplorer, de vouer aux gémonies ceux qui en sont responsables; il faut sans retard former la coalition des apôtres sociaux sous l'égide de la hiérarchie catholique.

N'attendons pas que l'éroulement soit commencé pour étançonner l'édifice et remplacer les pièces vermoulues par des matériaux neufs, sains et forts. Si l'effondrement allait se produire; nous ne pourrions pas entreprendre la reconstruction, parce que nous serions écrasés à mort par les débris.

Le point d'évolution auquel est parvenue la société est-il le prélude d'un ordre nouveau? Il y a lieu de le penser. Mais il n'est pas douteux que, pour instaurer cet ordre hautement désirable, il faille des hommes nouveaux. Et les hommes nouveaux seront ceux qui, remplis de la doctrine nouvelle du Christ, prototype de l'homme nouveau, marcheront à sa suite soutenus par la grâce jaillie de ses cinq plaies.

Quia Dominus ac Redemptor noster novus homo venit in mundum, nova praecepta dedit mundo. (S. Grégoire.)

Nihil obstat :

Léon BOUVIER, S. J.

13 novembre 1941

Cens. dioc.

Imprimatur :

† J.-C. CHAUMONT,

Évêque d'Arena,

Montréal, 13 novembre 1941

Auxiliaire de Montréal

PUBLICATIONS

de l'École Sociale Populaire



■ Collection de l'E. S. P.

Brochures sociales, de caractère doctrinal, économique, historique. 32 pages. Publication mensuelle (333 numéros parus). 15 sous l'exemplaire; \$1.50 l'abonnement annuel.

■ Œuvre des Tracts

Sujets variés : biographies, monographies d'œuvres, Action catholique, etc. 16 pages, publication mensuelle (268 numéros parus). 10 sous l'exemplaire; \$1.00 l'abonnement.

■ Relations

Revue mensuelle, d'intérêt général. Format magazine. Abonnement annuel : \$2.00.

■ L'Actualité en tracts

Feuillets de quatre, huit, douze pages sur les questions actuelles. Prix : suivant le nombre de pages.

■ Plans d'études

Plans sur feuilles volantes : l'organisation corporative, la tempérance, *Rerum novarum*, etc. 10 sous la douzaine, 70 sous le cent.

■ Affiches illustrées

Série d'affiches illustrées, avec légende, exposant le vrai but du communisme et montrant son oeuvre en Russie. 10 sous la série.

■ Semaines sociales du Canada

Comptes rendus des sessions annuelles. Beaux volumes, grand format in-8°, de 300 à 400 pages (18 volumes parus). \$1.50 l'exemplaire, \$1.65 franco.

■ Éditions de l'E. S. P.

Ouvrages de doctrine sociale et d'Action catholique. Formats et prix divers.



ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961, RUE RACHEL EST

MONTRÉAL

LES ÉDITIONS

de l'École Sociale Populaire

▼

R. P. Archambault, S. J.

Pour un catholicisme conquérant

■
M. J.-B. Desrosiers, P. S. S.

**Choisissons la doctrine sociale de l'Église
ou la ruine**

■
R. P. Archambault, S. J.

La Restauration sociale d'après les encycliques

■
R. P. Louis Chagnon, S. J.

Directives sociales catholiques

■
R. P. Archambault, S. J.

Les Objectifs de l'Action catholique

■
Abbé Aimé Boileau, R. P. Lorenzo Gauthier, C. S. V.

Bolchevisme et Catholicisme

■
R. P. Arès, S. J.

Plans d'étude sur la restauration sociale

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2005

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Suite)

165. <i>L'Union ouvrière</i>	}	Abbé L.-A. LAFORTUNE
166. <i>Les Anciennes Corporations</i>		Gérard TREMBLAY
167. <i>Le Communisme international au Canada</i>		R. P. STANISLAS, P. S. V.
168. <i>Parents et Maîtres, leur collaboration</i>		E. S. P.
169. <i>L'Enseignement agricole d'hiver</i>		Abbé Arthur MAHEUX
170. <i>Le Cinéma</i>		Albert RIOUX
171. <i>La Crise protestante</i>		Oscar HAMEL
172-173. <i>La Formation technique</i>		R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
174. <i>La Gaspésie intérieure</i>		R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
175. <i>Chefs ouvriers catholiques</i>		PÉNINSULAIRE
176. <i>La Mission sociale de l'hygiène</i>		L.-G. HOGUE
177. <i>Les Associations ouvrières au Canada</i>		Dr J.-A. BAUDOIN
178. <i>Rotary et Maçonnerie</i>		E. S. P.
179. <i>L'Indissolubilité du mariage</i>		E. S. P.
180. <i>Le Tourisme source de richesse</i>		R. P. E. JOMBART, S. J.
181. <i>La Vaccination antituberculeuse</i>		Eugène L'HEUREUX
182. <i>L'Utilisation des sous-produits de la pêche</i>		Dr J.-C. BOURGOIN
183-184. <i>La Paroisse au Canada français</i>		Joseph RIST
185. <i>L'Eglise, nos maux sociaux et l'ouvrier catholique</i>	}	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
186. <i>L'Industrie chimique et le Canada</i>		Abbé J.-Ad. SABOURIN
187. <i>Le Travail des jeunes filles</i>		R. P. SCHELPE, S. J.
188. <i>Les Communautés religieuses et la Cité</i>		R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
189. <i>Les Œuvres dans la Cité</i>		Mme W. RAYMOND
190. <i>Le Syndicalisme catholique canadien</i>		Juge C.-E. DORION
191. <i>La Semaine sociale de Chicoutimi</i>		R. P. BONHOMME, O. M. I.
192. <i>L'Eglise et la question syndicale</i>		E. S. P.
193. <i>Nos Orphelins</i>		Wilfrid GUÉRIN
194-195. <i>Encyclique sur l'éducation de la jeunesse</i>		PP. ARENDT et MULLER, S. J.
196. <i>L'Enseignement religieux</i>		Scour ALLAIRE, etc.
197. <i>La Semaine du dimanche</i>		S. S. PIE XI
198. <i>Pour nos enfants</i>		S. G. Mgr ROSS
199. <i>La Préférence aux Syndicats catholiques</i>		XXX
200. <i>Pour le bon journal</i>		Scour MARIE HADELIN, etc.
201. <i>Le Soin catholique</i>		XXX
202-203. <i>L'Apostolat laïque</i>		Abbé A. ROBERT et O. HÉROUX
204-205. <i>Instruction ou Education</i>		E. MERCIER et G. LADOUCEUR
206. <i>En Russie soviétique</i>		R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
207-208. <i>Manuel antibolchévique</i>		Esdras MINVILLE
209. <i>La Participation des laïques à l'apostolat</i>		E. S. P.
210-211. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i>		E. S. P.
212. <i>Le Mariage chrétien</i>		Antonio PERRAULT
213. <i>L'Etat et la morale publique</i>		S. S. PIE XI
214-215. <i>L'Etat et le mariage</i>		R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
216. <i>L'Activité sociale des prêtres de Belgique</i>		Léo PELLAND
217-218. <i>Cahier anticommuniste</i>		Juge C.-E. DORION
219. <i>Pour la Colonisation</i>		R. P. Albert MULLER, S. J.
220. <i>La Rése communiste</i>		E. S. P.
221. <i>Pour la Paix</i>		E. S. P.
222. <i>La Famille</i>		R. P. Thomas-M. LAMARCHE, O. P.
223-224. <i>Le Plan quinquennal</i>		E. S. P.
225. <i>La Profession agricole</i>		R. P. C. RUTCHÉ, C. S. SP.
226. <i>Les Opérations de Bourse et leur moralité</i>		ENTENTE INTERNATIONALE
227. <i>Le Retour de la mère au foyer</i>		Abbé Georges-M. BILODRAU
228. <i>La Place des enfants n'est pas au cinéma</i>		R. P. BOURNIVAL, S. J.
230. <i>L'Action catholique et l'Épargne populaire</i>		Rde Sr GÉRIN-LAJOIE
232-233. <i>Pour la Restauration sociale au Canada</i>		E. S. P.
237. <i>L'Agriculture, base économique d'une nation</i>		E. POIRIER et W. GUÉRIN
238. <i>L'Œuvre de la Colonisation</i>		E. S. P.
241. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i>		Abbé Edouard BEAUDOIN
242. <i>La Doctrine sociale de l'Eglise et la C. C. F.</i>		Esdras MINVILLE
243-244-245. <i>Le Mouillage du capital</i>		Abbé Philippe PERRIER
251-252. <i>Journées anticommunistes — I</i>		Mgr Georges GAUTHIER
253. <i>Journées anticommunistes — II</i>		Adrien GRATTON
254-255. <i>La Menace communiste au Canada</i>		E. S. P.
256. <i>L'Organisation corporative</i>		E. S. P.
257. <i>Le Chômage de la jeunesse</i>		R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
258-259. <i>Déclaration — Thèses — Statuts</i>		Eugène DUTHOIT
260. <i>Le Scoutisme</i>		E. S. P.
261. <i>L'Apoète laïque</i>		LIGUE DE LA CLASSOCRATIE
262. <i>Le Koninkert</i>		R. P. Oscar BÉLANGER, S. J.
263. <i>L'Encyclique « Immortale Dei »</i>		R. P. Thomas PINTAL, C. SS. R.
		ENTENTE INTERNATIONALE
		S. S. LÉON XIII

C 000 093 077

B N C

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

264. <i>Allocations familiales</i>	Claire HOPFNER
265. <i>Les Relations avec Moscou</i>	E. S. P.
266. <i>La Crise libérale</i>	R. P. Albert MULLER, S. J.
267. <i>Le Syndicalisme catholique au Canada</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
268. <i>L'Ordre corporatif</i>	A. MULLER, S. J., et E. DUTHOIT
269-270. <i>Les vingt-cinq ans de l'E. S. P.</i>	EN COLLABORATION
271. <i>Caisse populaires et rédemption sociale</i>	Cardinal VILLENEUVE C. VAILLANCOURT et E. POIRIER
272. <i>Comment établir l'organisation corporative au Canada</i>	Esdras MINVILLE
273. <i>L'Orientation professionnelle</i>	Abbé Irénée LUSSIER
274-275. <i>Pour le Christ-Roi et contre le communisme</i>	E. S. P.
276. <i>Les Exercices spirituels</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
277. <i>Petit Catéchisme anticommuniste</i>	P. Richard ARÈS, S. J.
278. <i>La Vérité sur l'Espagne</i>	Cardinal ISIDRO GOMA TOMAS
279. <i>L'Action catholique spécialiste</i>	R. P. Adrien MALO, O. F. M.
280-281. { <i>L'Encyclique « Divini Redemptoris »</i> { <i>L'Encyclique « Mit brennender Sorge »</i>	S. S. PIE XI
282. <i>La Formation sociale dans nos collèges classiques</i>	Abbé Damien ROBERT
283. <i>Le Vendredi saint de l'Eglise d'Espagne</i>	Secrétaire des C. M. Abbé Lucien BEAUREGARD
284. <i>La Coopération économique</i>	Jean-Baptiste CLOUTIER E. S. P.
285. <i>Le Syndicalisme national catholique</i>	Abbé Georges CÔTÉ
286. <i>La Malfoissance du capitalisme actuel</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
287. <i>L'Action catholique au Canada</i>	Nos Evêques
288. <i>Le Problème rural</i>	P. Richard ARÈS, S. J.
289-290. <i>Catéchisme de l'organisation corporative</i>	S. S. LÉON XIII
291. <i>Encyclique « Libertas praestantissimum »</i>	Jean FILION
292. <i>Jeunesse et politique</i>	P. Gabriel LA RUE, S. J.
293. <i>Pour qui vive notre français</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
294. <i>L'Action catholique et les religieuses</i>	P. Richard ARÈS, S. J.
295. <i>Petit Catéchisme d'éducation syndicale</i>	Olivier ASSELIN
296. <i>L'Industrie dans l'économie du Canada français</i>	Mgr DESRANLEAU Cardinal VILLENEUVE
297. <i>Pour un ordre nouveau</i>	Mgr John T. McNICHOLAS Nos Evêques
298. <i>Mentalité communiste</i>	Mgr Wilfrid LEBON
299. <i>Lettre pastorale collective sur la tempérance</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
300. <i>La Nationalisation des entreprises</i>	Edouard LAURENT
301-302. <i>Le Comité paroissial</i>	François-Xavier BOUDREAU
303. <i>Une enquête sur le communisme à Québec</i>	S. Exc. Mgr CARTON DE WIART
304. <i>Un pays qui a raralisé son enseignement primaire</i>	Maximilien CARON
305. <i>L'Eglise et les grands problèmes de l'heure présente</i>	E. S. P.
306. <i>La Corporation professionnelle</i>	S. S. PIE XII
307. <i>La législation anticommuniste dans le monde</i>	R. P. Joseph LEDIT, S. J.
308. <i>La Paix</i>	S. S. PIE XII
309. <i>L'Espagne au sortir de la guerre</i>	Dr Jean-Charles MILLER
310. <i>Lettre encyclique « Summi Pontificatus »</i>	F.-A. ANGERS, L.-M. GOUIN, E. GIBEAU, M. CARON, R. ARÈS, S. J.
311. <i>Tempérance</i>	Paul-Henri GUIMONT
312. <i>Vers un ordre nouveau par l'organisation corporative</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
313. <i>La Canalisation du Saint-Laurent</i>	Episcopat américain
314. <i>Notre relèvement économique</i>	S. Exc. Mgr Anastase FORGET
315. <i>L'Eglise et l'ordre social</i>	R. P. Emile BOUVIER, S. J.
316. <i>Notre dimanche chrétien</i>	R. P. Joseph LEDIT, S. J.
317. <i>Le Samaritanisme moderne ou Service social</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
318. <i>Radicalisme moderne</i>	R. P. Arthur CARON, O. M. I.
319-320. <i>La Jeunesse et l'Action catholique</i>	Jean GUIRAUD
321. <i>Le Racisme</i>	Abbé Paul-Emile GOSSELIN
322. <i>Les Jésuites</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
323. <i>L'Education nationale</i>	E. S. P.
324. <i>Les Religieux et l'Action catholique</i>	S. S. PIE XII
325. <i>La Reconstruction de la France</i>	Georges PERNOT
326. <i>La Communion des saints</i>	Nos Evêques
327. <i>La situation démographique de la France</i>	S. S. PIE XII
328. <i>La Restauration sociale</i>	E. S. P.
329. <i>Les bases d'une paix juste</i>	R. P. ARCHAMBAULT
330. <i>Cause sur les encycliques</i>	R. P. Joseph LEDIT
331. <i>L'Esprit de l'Action catholique d'après Pie XII</i>	E. S. P.
332. <i>Par delà les guerres</i>	Abbé Alphonse ROY
333. <i>La Restauration de la famille française</i>	
334. <i>La Société contemporaine</i>	

N. B. — Les numéros omis sont épuisés. (Abonnement)
L'École Sociale Populaire laisse à chacun de ses collaborateurs
la responsabilité de ses écrits.